



Un tank en combat

le pense. Il est dur de rester là inactifs tandis que d'autres luttent si près. Si le premier objectif n'est pas enlevé, qu'allons-nous faire durant cette journée ? Rien. Ou bien, en raison du terrain, nous sacrifier jusqu'au dernier, s'il faut à tout prix faire intervenir nos chars d'assaut. Nous discutons ferme là-dessus, lorsque subitement le capitaine Calmels bondit au milieu de nous :

« Vous n'êtes pas fou de rester ici ! Vous serez bien avancés de vous faire tuer stupidement... Rentrez de suite dans vos chars. Je vous interdis formellement d'en sortir sans mon ordre. »

Nous nous dispersons donc. Je regagne mon appareil, m'assure que l'équipage est dedans, puis installé sur mon siège, par le capot de conduite, je continue d'observer la bataille au haut du Cornillet. L'avance doit être impossible ; je vois des fusées blanches s'élever des flancs de la montagne et éclater en étoiles lumineuses ; demande de notre tir de barrage. Nos 75 accélèrent encore si possible la rapidité de leurs rafales. Juste en face de moi une batterie nouvelle se démasque et ouvre le feu à toute vitesse. Je vois devant elle la route déserte, de l'autre côté le petit bois dévasté où les deux Schneiders achèvent de se consumer, plus en avant les pentes du Cornillet qui maintenant sous le feu accéléré de notre artillerie disparaît presque entièrement dans des nuages de fumée.

Des sifflements lugubres fendent brusquement l'air proche ! A cinquante mètres, sur la route, une rafale de marmites s'abat, de petits volcans jaillissent du sol avec des flocons de terre et de fumée. C'est la riposte du Boche. Le blindage de mon char résonne sec, sous des martellements divers et répétés, des éclats volent de toutes parts. Je réprime un léger frisson et me tourne vers mes hom-

mes. A mes côtés ils causaient en riant, ils se sont tus brusquement et je sens dans l'obscurité leurs regards tournés vers moi...

Dépeindre ce que fut pour nous tous, à partir du moment où nous sommes rentrés dans nos appareils, cette journée du 17 avril est au-dessus de mes forces. Son seul souvenir me rend encore tout ému. Jamais, ni mes camarades ni moi ne pourrions l'oublier, les secondes furent alors des jours et les heures des siècles. Nous voyez-vous enfermés dans nos chars, emprisonnés sous cette carcasse d'acier et incapables du moindre mouvement devant la destinée. Nous sommes là courbés, aspirant les relents de graisse et d'essence, dans le noir, sans rien voir ni savoir, entendant autour de nous, les explosions des obus, puis les coups de fouet des éclats cinglant notre carapace, attendant le coup inexorable qui doit nous réduire en bouillie. La tension nerveuse est à son paroxysme, on est là pantelant, le cerveau vide, rien ne venant distraire, ni devoir, ni action, de cette horrible pensée :

« Je ne sers à rien et je ne puis rien contre le coup qui vient. » De seconde en seconde, à chaque rafale, à chaque sifflement on escompte le choc fatal... et cela durant une journée entière. Par la fente de mon capot j'entrevois terriblement détruire, l'une après l'autre, des batteries de 75 qui se sont démasquées en avant de nous et qui tirent, elles, sans arrêt.

Parfois, cependant, une accalmie entre deux rafales nous permet de risquer d'entrouvrir la porte, de descendre tout engourdi et de marcher quelques pas en aspirant l'air violemment. Mais notre capitaine veille ; fidèle berger de notre troupeau indiscipliné il accourt dès que l'un de nous tente de se

déroutier un peu, au physique comme au moral. Ah ! cette inaction, cette inaction, comme elle nous pèse ! Les heures s'écoulent lentes, lentes, comme goutte à goutte. Nous ne savons rien de la bataille, sinon que le temps épouvantable qui règne s'oppose à toute sortie d'avion et que cela peut nous sauver, dans notre terrible immobilité qui rend le repérage si facile !

De fait l'artillerie ennemie ne peut en aucune façon régler son tir sur nous. Les obus s'éparpillent miraculeusement tout autour de nos appareils, nous arrosent de leurs éclats, mais aucun projectile n'est, heureusement, au but ! Hélas, il n'en est pas de même pour nos chasseurs d'accompagnement. Ils sont à l'air libre, dans les boyaux à proximité des chars. Une soixantaine est tuée ou blessée près nous. Ils ont voulu, loin de chercher quelque abri moins exposé, plus loin, rester en contact absolu avec nos appareils, prêts à leur aménager des passages dans ce terrain fantastiquement bouleversé, si l'ordre arrivait de nous engager. Inutiles sacrifices. L'ordre ne vient pas ! Combien avons-nous soupiré après lui durant toute cette interminable journée !

Et voilà que vers dix-sept heures arrive enfin un officier de liaison. Nous nous précipitons. Enfin cette fois nous marchons !... Il apporte seulement l'ordre de regagner immédiatement notre emplacement de départ de la veille, le bois de pins de Mourmelon ! Cette obligation achève de nous briser. Partir, partir sans avoir agi, sans avoir tiré une seule bande de mitrailleuse, envoyé même un simple coup de canon. C'est dur. Il faut obéir, on est soldat. Ah ! Vigny, je n'ai vraiment compris qu'aujourd'hui ton titre « Servitude et grandeur militaires » !

Tristement, un à un, les chars repartent, virent, reprennent la chaussée romaine, où échelonnés à cinquante pas les uns des autres ils progressent en lourde théorie. Cette fois je suis l'avant-dernier ; mon tour de départ est arrivé, j'appareille. Quelle est cette subite odeur de brûlé ! Je me précipite. Juste au-dessus du réservoir d'essence, à droite, un chiffon resté sur le tuyau d'échappement vient de prendre feu. J'empoigne mon extincteur, il fonctionne... ; tout péril est écarté ; je repars à toute allure. Un dernier coup d'œil derrière moi vers ce Cornillet que nous quittons avec tant de regrets ! Braoum, Psch... Braoum, Psch..., deux superbes marmites éclatent derrière moi. Heureusement que le char du capitaine ne suit pas le mien !... J'appuie à fond, du pied, sur l'accélérateur pour rattraper les camarades...

... Et là haut, que deviennent les capotes bleues ?

* * *

Violamment, l'étroite porte d'acier, derrière moi, claque, faisant vibrer de frissons la carapace du char, comme en courent sur les flancs du coursier que vient de chevaucher son maître ; mon brigadier est là qui verrouille soigneusement le loquet inférieur. Plié en deux, avant de me rendre à mon siège de pilote, je veux embrasser d'un dernier coup d'œil notre « être ». Car, à partir de ce moment, l'équipage, le char et moi-même n'allons plus former qu'un seul et même tout : l'être que je vais lancer, à l'heure qui vient, dans la bataille. Le vers de Polyceute, un peu détourné de son sens, prend pour moi une étrange valeur :

Où le conduisez-vous ? — A la mort ! — A la gloire !

Les ampoules électriques du plafond font bizarrement scintiller les innombrables rouages de la machinerie, soudain comme nouvelle, et si familière pourtant !

Impression curieuse, j'ai la sensation d'une vision où je suis, non pas un des personnages, mais un spectateur.

Le mécanicien est penché vers son moteur : la masse noire, surmontée d'une tuyauterie qui étin-

celle, forme une sorte d'ilot qui occupe tout le milieu du char. A l'avant, près de mon siège, s'allonge, en éperon, le canon de 75 sur son affût gris, avec Delpech, le pointeur, assis sur sa petite sellette en fer : il s'assure une dernière fois du bon fonctionnement de ses volants de pointage, et semble faire corps avec le canon, tel un moteur particulier. A droite, à gauche, les coffres entr'ouverts offrent, régulièrement alignés dans leurs alvéoles, les rangées d'obus. Gélion, Chevalier, Labrousse, Pinson, mes mitrailleurs, ont fixé les pièces dans leurs petites tourelles, et, accroupis sur leurs banquettes se tiennent cois, prêts à se détendre d'un bond et à devenir eux aussi le cerveau et les muscles de leur appareil ; le brigadier sous-chef de char, mon brave Peyraud, a repris déjà son siège.

Que pense l'équipage : mes sept hommes sanglés dans leur veste de cuir noir, revolver et poignard au flanc, attentifs, chacun à son poste ? Je les fixe ensemble d'un de ces regards dont la Bible dit qu'ils sondent les cœurs et les reins : aucun de ceux que j'ai fixés n'a baissé les yeux sous les miens. Tout est bien prêt, là aussi ; je suis sûr d'eux, comme ils peuvent être sûrs de moi !

A mon tour, enjambant la crosse du canon, frôlant le pointeur, je me faufile à mon poste de combat ; ce n'est certes pas large un char d'assaut, et il n'est guère aisé d'y circuler. Il faut avancer, le corps courbé, les jambes fléchies, s'insinuer entre le moteur, le canon, les mitrailleuses, éviter les boulons des plaques de blindage sur lesquelles on marche, ne pas accrocher au passage les tringleries et articulations multiples, les câbles d'acier qui courent le long des parois ! Enfin, me voilà sur mon siège. Je me retourne vers le mécanicien et crie :

« Moteur en route !

— Paré, mon lieutenant. »

Jusqu'à la lettre « L » je pousse le levier du combiné et, dans un brusque ronflement, le moteur se met à tourner. Je ramène à zéro la manette, et j'écoute un instant le rythme puissant de mon 100 HP. Les émotions de ma veille nocturne se sont totalement évanouies ; je sais que l'esprit de décision est en moi. Je me sens étrangement calme. Le char d'assaut est résolu.

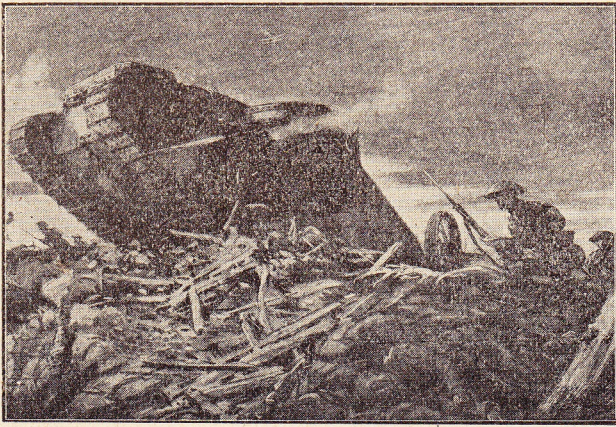
Et au dehors ?... Au-dessus de moi, je soulève le panneau du capot de conduite, ma tête émerge du char. Du noir, rien que du noir alentour, le tumulte extérieur envahit le char, mes yeux encore éblouis par la clarté des lampes électriques ne distinguent que peu à peu et confusément les masses d'alentour, aux éclairs de l'artillerie qui fait rage.

La voix du lieutenant Bégarie, impatiente, résonne juste devant moi :

« Allons, avancez. Nous nous rangeons de suite contre la parallèle de départ. »

Automatiquement mon pied se pose sur la pédale d'accélération. Avec lenteur, le char démarre. Un virage à droite, doucement, et je grimpe un petit talus à pic. Mon appareil est juste derrière la franchée, aux côtés du char de Hitier qui me précède. Je courbe la tête à l'intérieur pour regarder l'heure ; ma montre indique quatre heures quarante. Plus que cinq minutes ! Dans la tranchée, à côté de moi, un bruissement passe ; je vois des ombres s'agiter, luire rapides des éclairs d'acier : les fantassins mettent baïonnette au canon. Je devine les hommes d'accompagnement à proximité de notre char.

Le fracas de l'artillerie est maintenant inouï. La voûte des cieux, s'effondrant brusquement, ne produirait pas tel tumulte. Une pâle lueur envahit l'Orient ; les étoiles, successivement, s'éteignent, tandis qu'à l'horizon de petits nuages s'évadent de l'ombre pour s'empourprer. Tant mieux ; dans un instant la clarté sera suffisante, pour qu'à travers les fentes de visée qui entourent mon capot je puisse voir le terrain. Je rentre la tête et abaisse le panneau du haut que je boulotte solidement. Aussitôt le vacarme s'assourdit. Cette fois, nous sommes



Marche d'un char d'assaut

isolés de tout et de tous, dans la carapace d'acier ; je me retourne écoutant ronfler le moteur. Les yeux de mes hommes sont tournés vers moi, je crie :

« Ça y est, les gas, on y va ! »

Brusquement les fusées rouges grimpent dans le ciel. C'est le déclenchement du barrage qu'invoquent les boches ! Instinctivement je regarde ma montre : quatre heures quarante-cinq. Le fanion vert du char où est le lieutenant Bégarie s'agite, l'appareil s'empanacne de blanche fumée comme pour une apothéose, le soleil commence à poindre... le char démarre. Celui de Hitier s'ébranle à son tour. A moi ! Je tourne mon combinateur à « petite vitesse ». J'accélère. D'un coup d'œil au passage j'entrevois les capotes bleues surgir, escalader le parapet et bondir hors la tranchée. Je pars... je suis parti...

La ligne française est franchie. Mon objectif est plus à gauche ; j'oblique dans cette direction ; me voilà face à la tranchée de la Pertuisane. Dans l'aube naissante j'entrevois sur la gauche, à cinq cents mètres de moi, la batterie voisine qui vient de sortir des lignes. Alignés comme à la manœuvre, les quatre chars semblent glisser sur le sol moutonneux... C'est très impressionnant, ces formes étranges qui progressent à l'assaut.

Mais attention à ma direction maintenant, je suis là pour agir, non pour regarder. La main au volant de conduite, les yeux collés sur l'étroite fente de visée avant, je scrute du regard le terrain environnant, soucieux de l'obstacle à éviter...

Un éclair rouge, ... un choc violent sur la figure, je rejette d'instinct, la tête en arrière : devant moi, à trois mètres, jaillit un geyser de terre et de flammes. Aveuglé, étourdi, instinctivement j'ai bloqué les freins. Une âcre odeur de soufre et de poudre brûlés me prend à la gorge. Est-ce des éclats qui ont cinglé sa carcasse, ou de l'avoir échappé belle que mon appareil frémit encore?... Je repars évitant le cratère béant qui fume toujours, je vire, je me redresse. Les fantassins, que j'ai rejoints, progressent courageusement. Les chasseurs d'accompagnement ne nous ont pas lâchés. Mais de tous côtés des volcans éclatent subitement, des explosions déchirent, innombrables, l'air. Des éclats passent en vibrant, martèlent rageusement mon blindage, des volutes de noire fumée roulent autour de moi en un épais rideau. Aux côtés du char, des fantassins s'écroulent comme des masses, d'autres s'affaissent mollement, tandis que le sang noircit les capotes bleues.

Certains sont frappés en plein corps : dans l'explosion, d'horribles fragments volent de toutes parts ; d'autres, soulevés, sont projetés, tournoient, pour retomber en sanglants débris. Plusieurs cadavres ont leurs habits en feu, je crois entendre l'horrible grésillement des chairs et du sang.

Une odeur âcre ; je suffoque, les yeux me déman- gent terriblement, mes oreilles bourdonnent.

« Le barrage ! »

Le mot s'échappe de mes lèvres ; mais le char avance toujours... Je tends le dos comme sous un orage ; j'attends à chaque seconde l'horrible déchirement des tôles éventrées d'un trait de feu qui nous anéantit.

Je vis un cauchemar, je crois que mon cœur a cessé de battre. Ma main se crispe au volant de direction. Comme un automate j'agis, évitant les cratères qui se creusent de toute part. Je passe à travers le barrage... Je suis passé !

En avant, toujours en avant ! Le char aborde le premier réseau. Comme les patrouilles de fantassins avaient raison : les fils barbelés sont intacts. Quel courage de marcher ainsi, sachant qu'ils vont se heurter à l'infranchissable obstacle ! Mais je suis là. Le réseau est réellement formidable, installé à loisir : les piquets de bois solidement enfoncés paraissent indéradicables, les fils s'enchevêtrent, des cavaliers, des oursins, augmentent la masse.

Que m'importe, droit dessus. Vite, ouvrons la brèche salutaire. Mon char force lentement mais sûrement, les fils éclatent, les piquets craquent, broyés ; sur les flancs des files entières entraînés s'arrachent. La lourde masse de mon engin écrase, aplatit, détruit tout devant elle. J'agrandis la brèche en virant et marchant dans le sens du réseau. Un large espace est dévasté, nivelé, nos poilus pourront sans difficultés passer par là.

Au second obstacle maintenant. Je continue à progresser et arrive à l'autre réseau barbelé. L'artillerie a mieux ici rempli son rôle : il est, par places, plus abimé que le précédent. Il ne résiste pas longtemps : je réunis plusieurs brèches amorcées. Je marche lentement vers un parapet de terres rejetées qui zigzaguent devant moi : c'est le premier objectif, la tranchée de la Pertuisane. J'avance... Rien... Je la surplombe : rien dedans. Les boches l'auraient-ils déjà évacuée ? Je vire et longe le grand fossé que des trous d'obus éventrent de distance en distance.

« Ah ! Attention au gibier, les gas ! »

Mes mitrailleurs qui ont vu massacrer il y a un instant leurs camarades n'ont pas besoin de cet avis. Des ombres grises fuient à toutes jambes devant nous, tournent et s'abritent derrière un pare-éclats. Je n'ai pas le temps de me retourner : des détonations sèches retentissent derrière mon dos et secouent les flancs du char. C'est Pinson, le mitrailleur de gauche, qui fait gazouiller sa pièce. A l'avant, voici Géliou qui se met de la partie. Les gerbes de balles piquent ou fouettent la terre brune d'où s'échappe un mince tourbillon de poussière. La tranchée est balayée devant nous, à leur tour les boches s'effondrent.

En avant du parapet, à une centaine de mètres de moi, je fixe une levée de terre : derrière, dans un trou, un groupe s'agite autour d'un bizarre objet. Je hurle

« Une mitrailleuse !... Au canon !

— Présent.

— Tu la vois, Delpech, derrière le remblai ?

— Vu ! »

L'œil au collimateur, mon pointeur actionne rapidement ses volants. Peu à peu le tube s'abaisse, glisse à droite, prend la bonne direction, s'immobilise.

« Prêt.

— Feu ! »

Un claquement sec, le char frissonne entier ; l'intérieur n'est que fumée... Entre les boches et nous un nuage blanc s'élève et disparaît aussitôt.

« Trop court, allongez ! »

Les boches persistent dans leur tir. Delpech vérifie sa hausse :



Un tank en combat

« Prêt ! »

Un second claquement : au milieu du groupe ennemi un éclair jaillit, dans les volutes blanches de l'explosion, je vois tournoyer des formes. Une fumée s'élève, plus rien ne bouge... Rien ne résiste plus dans la tranchée, je me tourne vers le brigadier :

« Vite, agitez le fanion d'appel de l'infanterie. »
Il faut continuer la marche en avant. J'examine d'un coup d'œil le terrain : la tranchée n'est pas trop large ici. Je vais la franchir. Je fais pivoter le char vers la droite, il s'engage dessus, nous progressons doucement. Son avant pique, descend, se rétablit, s'appuie enfin sur l'autre bord. Peu à peu nous remontons, l'avant se dresse vers le ciel, bascule, retombe doucement. Nous sommes passés ! Un instant d'arrêt. Où suis-je, où est l'ennemi, où est notre infanterie ? Je démasque mon viseur de gauche... Une grande lueur s'élève là-bas comme une torche énorme... Mais c'est un char de la batterie voisine qui flambe ! Mes pauvres camarades ! Immobile, frappé à mort, l'appareil darde vers le ciel une longue flamme rouge qu'environne une épaisse fumée noirâtre. L'angoisse m'étreint la gorge... et la question immédiate : Qui?... Le terrible destin... Je m'arrache à ce cruel spectacle. Que vais-je apprendre à droite ? J'ouvre le viseur de ce côté.

A six cents mètres environ, un char est arrêté devant les tranchées. Au capot flotte, lugubre, le signal de détresse, le fanion noir. Je lis sur l'étoffe : numéro 1. Ce doit être l'appareil de Bégarie!... Mais que font donc les fantassins ? Où sont-ils donc arrêtés ?

Que vois-je ? Les vagues d'assaut me paraissent loin, loin en arrière de lui, occupant la ligne des trous d'obus à courte distance de la tranchée de

départ. Je les invective, je les maudis. Quoi donc les arrête ? Les boches fuient, j'ai nettoyé la tranchée.

Pourquoi, eux, n'avancent-ils pas, le terrain est libre pourtant.

J'ai vu les boches partir... Mais que sont ces formes grisâtres qui courent dans les boyaux près de moi, en se défilant ? Pourquoi ces heurts saccadés contre ma cuirasse et qui font jaillir des étincelles ? Mais il y a de nouvelles mitrailleuses dressées sur le parapet libre tout à l'heure !

Et je suis seul, isolé, dans les lignes ennemies. J'ai été trop vite... Ne vais-je pas être cerné. Mon char est à la merci non seulement d'un obus, mais d'un tir bloqué ! Et cette maudite tranchée garnie à nouveau, derrière moi, de combattants. Il faut retourner et la nettoyer derechef. En route : je vire, je reprends le talus en sens inverse ; je repasse... Allons, brusquement la terre s'effondre, mes chenilles patinent!... Je ne puis respirer...

Mais non, le char remonte, je bascule... La tranchée est traversée ! Quelle émotion ! J'ai peur d'avoir eu peur !

Cinquante mètres à ma droite, dans l'ancienne première ligne boche, une mitrailleuse crépite, je fonce droit dessus. Les balles maintenant nous arrivent de front, mais frappent, glissent ou ricochent sans entamer mon blindage.

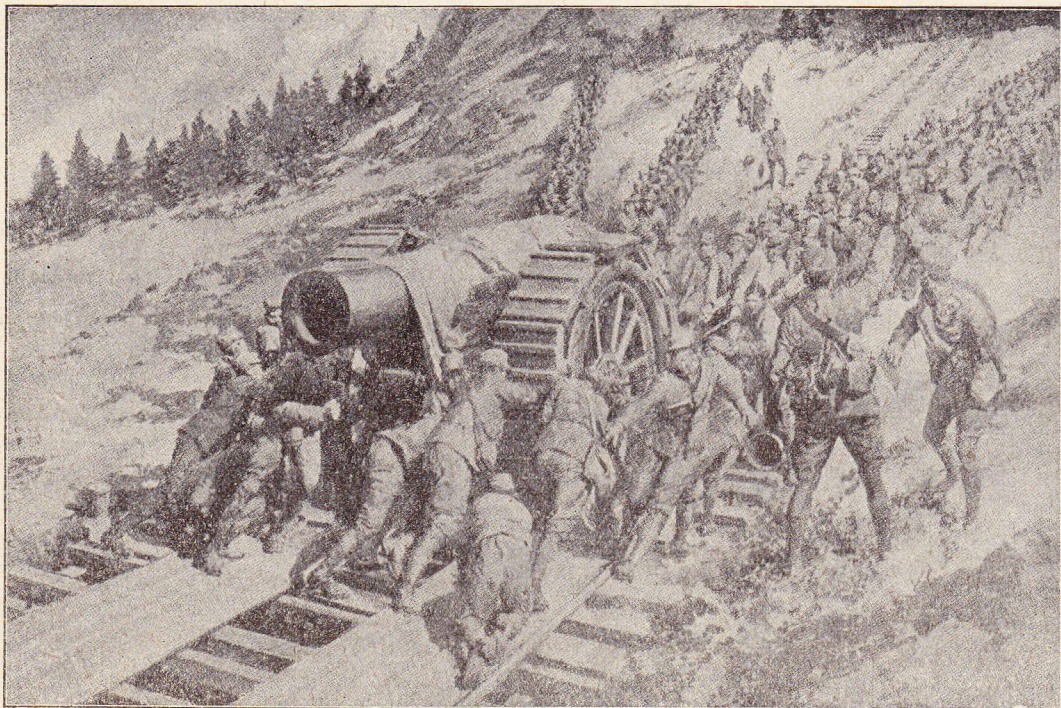
Je hurle :

« Géliou, pourquoi la mitrailleuse ne tire-t-elle pas ? »

— Pas moyen, mon lieutenant, elle est enrayée !

— Bon Dieu ! Vite, remplacez-là... Prenez celle d'arrière qui ne sert pas en ce... Aïe!... Ha... Ha... »

Je suis étourdi, ... un violent choc au front, ... le sang coule sur ma figure... Un fragment de balle ou même une balle a dû passer par la fente de



Transport d'un gros canon dans les montagnes

visée de mon capot... Le sang qui m'a aveuglé, coule sur la joue gauche, pénètre dans la bouche... pouah, comme c'est fade!

Vite, un tour à ma direction, que ma mitrailleuse de gauche puisse entrer en ligne! Allons, Pinson a l'œil ouvert et fait du bon ouvrage. Taca... Taca... Taca... Taca... Son engin crépite et riposte... Je m'essuie la figure d'un revers... Chante, Pinson, chante!... Sa rafale est meurtrière, implacable : les boches audacieux sont fauchés; à travers mes cils gluants je les vois s'effondrer sur leur pièce.

Et à gauche, que se passe-t-il? Autour du char qui flambe toujours, à bonne portée maintenant, les boches grouillent.

« Au canon... Sur les boches du char... Feu! »

Je surveille des yeux l'objectif... rien ne part.

« Pourquoi ne tires-tu pas? Mais dépêche-toi donc de pointer, animal!... Qu'as-tu? »

Jé me penche vers Delpech, à ma droite, l'empoigne au bras et le secoue rageusement... Le corps s'est couché doucement sur le canon, les yeux clos; la tête ballote inerte entre les épaules... La culasse d'acier poli est maculée de sang. J'ouvre la bouche pour crier au brigadier Peyraud de prendre sa place vite, vite...

Une colonne de feu me brûle au visage; sous le char, une explosion formidable retentit, ma tête heurte au capot. Le char se cabre, soulevé de terre et retombe lourdement dans le cratère subit, ouvert sous lui : un choc terrible...; la nuit : les lampes se sont éteintes...; l'immobilité.

« Mon lieutenant, mon lieutenant! » hurle le mécanicien.

Un éclair dans mon cerveau: nous brûlons, c'est la fin!... Mais non, dans l'obscurité aucune flamme ne jaillit, seule la lumière du jour filtre un peu... Au dehors, les grondements sourds de l'artillerie, le claquement sec des balles contre nos parois. Je tourne la manette du combinateur. Rien ne fonctionne plus... Quelque part, le fil des accumulateurs doit être coupé... Réparer? Il ne faut pas y songer... Oui, remettons en marche à la main. Dans le noir, je bondis au moteur, heurtant Misson, le mécanicien, qui déjà se démène; je braque ma lampe électrique de poche :

« Vite, essayez de tourner à la manivelle... Où est la manivelle?... Où est elle?... Cherchez-là au lieu de me regarder de cet œil stupide... »

La manivelle a disparu, projetée par le choc, sans doute, dans quelque endroit où elle persiste à demeurer invisible. Toujours la grêle rude des balles heurté dru sur le dur blindage... Allons bon! Gélien, mon mitrailleur avant, à son tour s'écroule brusquement à côté de Delpech... Pas un cri?... Je bondis :

« Est-ce grave?... »

On verra après! Qu'un autre le remplace... Comme les incidents se succèdent... Où en suis-je!...

Allons, voyons, du sang-froid.

La tête me tourne un peu je la sens soudain comme vide...

Tandis que le brigadier s'occupe des blessés, je réagis, grimpe à mon capot, et jette un regard circulaire autour du char.

La situation n'est pas fort enviable : il est échoué, en panne, à une quinzaine de mètres de la tranchée ennemie. Des mitrailleuses nous canardent arrêt sur la droite. Tant qu'elles ne feront pas un tir bloqué la cuirasse résistera... Devant moi, à une soixantaine de mètres, le char de la batterie voisine flambe de plus belle. A ma gauche, le réseau de fils de fer barbelés scintille; loin derrière, notre infanterie terrée qui n'a pas encore pu déboucher de sa ligne de trous d'obus : telle est notre position, rien moins que brillante!

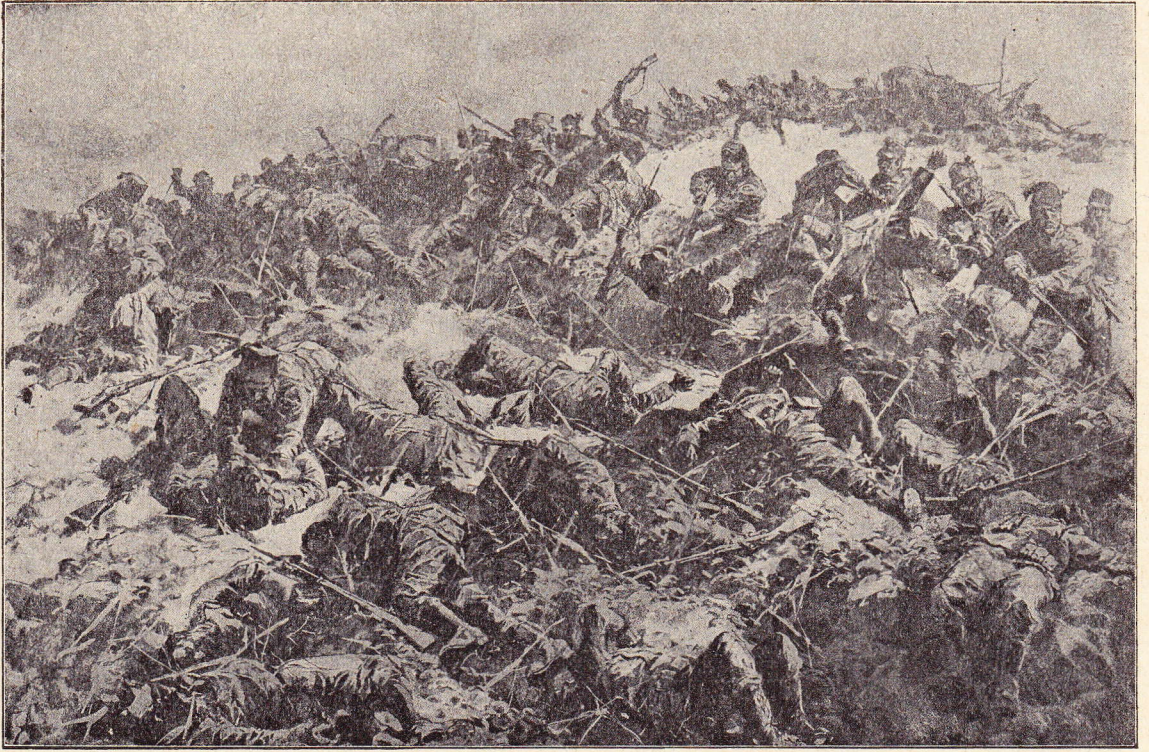
« Pinson! Viens ici... Tu vas surveiller les environs par le capot; si tu vois du nouveau, vite, préviens-moi.

— Bien, mon lieutenant. »

Pinson, qui a toujours fait preuve de sang-froid, s'installe tranquillement à ma place. Je suis déjà retourné au moteur, le mécanicien cherche toujours sa manivelle. Je deviens nerveux : la lampe électrique de poche, dont je m'éclaire, me glisse des mains, tombe sur les plaques d'acier, et naturellement se brise.

Et toujours ces balles qui heurtent sec au blindage!

Je rage, il me faut cette manivelle, elle ne s'est pas volatilisée!



En plein combat.

Au risque de mettre le feu partout, j'enflamme des allumettes, je m'allonge et cherche sous le moteur. Toujours rien! Et sous la machinerie électrique?

« Mon lieutenant! Vite, crie Pinson. Les boches, ils lancent des grenades! »

Je bondis au capot. En effet, à quinze mètres, un boche, une sorte de géant blond, réellement brave, sans casque, déséquipé, sans arme, a osé grimper sur le talus de la tranchée, et jette sans arrêt sur « Toïnon » des grenades incendiaires que lui passent des camarades. Elles roulent bien contre les tôles lisses du char, mais, ce qui est plus dangereux, en retombant au sol elles explosent, projetant dans tous les sens de longues traînées de phosphore en feu. Or, de nos réservoirs trop inclinés l'essence stuinte, il a dû en couler sous le char. Qu'une seule parcelle de phosphore en flamme rencontre le liquide,.... je n'ose y songer, une sueur froide me mouille les tempes. Et l'animal s'est mis dans l'angle mort de nos pièces, impossible aux mitrailleuses de l'atteindre... Que faire? Froïdement je tire mon browning de son étui... Veine! Le canon passe juste par la fente de visée.

J'ajuste une seconde — un siècle — et d'un seul bloc je décharge les sept coups du chargeur... Hurrah! le boche porte les mains à sa poitrine, s'effondre. La grenade qu'il tient à la main éclate sous lui... Le char est sauvé,.... pour le moment!

Pas pour longtemps. Tandis que nous étions occupés après le grenadier, des mitrailleurs boches sont parvenus, sans éveiller l'attention, à ramper en face de moi. Brusquement une mitrailleuse Maxim se démasque, sur le parapet. De courtes flammes jaillissent, et une rafale de projectiles prend à partie ma mitrailleuse de droite. Son servant, Chevalier, riposte bravement, mais soudain la pièce cesse de fonctionner : à l'extérieur, toute la partie du canon qui dépasse doit être faussée, déchirée; courageusement, il s'acharne au risque d'une explosion. Par les petites fentes de la tourelle des éclats de balles, du plomb fondu giclent, le bles-

sant au visage, aux mains; il saigne..., et n'en a cure... Mais voilà que son bras gauche pend inerte: une balle vient de le lui traverser! Pour comble de fortune ce même projectile, qui a pénétré je ne sais comment, crève ensuite le tuyau d'adduction d'eau au moteur...

Nous nous défendrons jusqu'au bout... Je songe à dégager de sa tourelle, la mitrailleuse de gauche inutile en ce moment de par la position du char, pour lui faire prendre la place de la pièce si brutalement démolie.

« Aïe... mon épaule! »

Encore touché. Près du cou, ma vareuse se tache de sang, je sens couler lentement quelque chose de chaud et gluant sur ma poitrine. Allons, je peux remuer le bras, mais qu'il est lourd, qu'il est lourd!

« Ah! mon lieutenant, la manivelle, la manivelle! »
Je me retourne. C'est Peyraud qui, en furetant, vient de découvrir la bienheureuse manivelle; je ne pense plus à mes blessures.

« Vite, de la pression... L'essence arrive?... Bon, tournez le moteur, tournez donc! »

Un « cent chevaux », c'est terriblement dur à faire démarrer!

Nous nous évertuons six fois après la manivelle, crispés, haletants, en sueur. C'est notre dernière branche de salut. Rien ne bouge... Pas d'explosion... Impossible de remettre ainsi en marche.

Est-ce donc le découragement qui vient, ou simplement la fatigue? Je m'affale sur l'affût du canon. La mitrailleuse des boches a cessé son tir... Sans doute, devant le silence du char, ils se méfient... où bien nous croient-ils tous morts à l'inférieur... Toujours est-il qu'ils n'osent approcher encore.

« Ah! les cochons! »

C'est Labrousse, mon dernier mitrailleur valide, qui vient de terminer l'enlèvement de la mitrailleuse de gauche, et la dépose sur la banquette de droite. Pendant qu'il dévisse les tourillons de la pièce démolie, j'empoigne celle-ci :

« Attention... Hop! »

Tandis que, tirant de toutes mes forces, je l'arrache de son alvéole, Labrousse introduit rapidement, dans l'ouverture, la nouvelle pièce prête à tirer, ceci en un éclair: les boches n'ont pas le temps de déclencher leur tir par la fente meurtrière.

Je suis déjà à genoux, et vite: Taca... Taca... Taca... ma mitrailleuse hoquette notre vengeance à la face du boche. Quelle sinistre vision je dois offrir, cramponne à la pièce, balaféré, le sang coulant du front, le visage brûlé de poudre, grimaçant de rage, les vêtements ensanglantés et en désordre... Je tire... je tire toujours... Haine, désespoir, s'envolent avec les balles, frapper de mort en face: le but est si proche, immanquable!

Le brigadier et mon mécanicien s'occupent, toujours vainement, du moteur. Sur le parapet les boches dégringolent tels des capucins de cartes, percés et reperçés des rapides projectiles, leur mitrailleuse s'abat dans la tranchée...

« Allons bon !... Tonnerre... »

L'enrayage, l'horrible enrayage est survenu brusquement, quelle déveine, j'ai beau secouer, cogner, rien ne part plus... Impossible de remuer le levier...

J'enrage... je le frappe, tel un forcené... Enfin ! Il cède et revient à sa place... Mais, qu'est cela ? Ce sinistre martèlement sur le blindage, ce sont les balles boches qui claquent à nouveau... Ils ont réinstallé leur mitrailleuse;... ce sont de rudes adversaires... Je tire rageusement... Taca... Taca... Taca... Des éclats de balle sautent, me déchirent les mains, je n'y songe pas... Taca... Taca... Taca...

C'est fini ! Hachée à son tour par les paquets de balles de la pièce boche, ma mitrailleuse déchirée s'est arrêtée pour toujours... N'est-il donc plus rien à faire ?...

Et le moteur ? Peyraud et Misson s'acharnent après, mais en vain toujours.

Près de nous le char continue à brûler...

De bruyants éclatements déchirent l'air. Bon, c'est l'artillerie boche qui s'est mise à nouveau de la partie et régie sans doute son tir sur lui. Je me plaignais tout à l'heure d'être si rapproché de la tranchée, et c'est ce qui nous met presque à l'abri : leurs artilleurs n'osent pas concentrer, si près, leur tir.

Ce bombardement m'éclaire d'une pensée. Mais oui ! Perdue pour perdue, nous ne succomberons pas sans être vengés. Moi aussi, je peux demander le barrage. J'ai des fusées vertes à bord, et en cas désespéré je puis faire tirer notre artillerie tout proche du char. Du diable si nous nous en sortons, mais les boches y resteront aussi !

Je décroche le lourd pistolet de bronze destiné aux signaux et abaisse rapidement son large canon, j'introduis une cartouche, le referme. Au capot maintenant ; je l'entr'ouvre et passe le pistolet le doigt sur la détente. Un coup sec, des étincelles sur mon bras, la fusée est partie dans un rugissement. Je recharge le pistolet et veux tirer à nouveau. Allons, bon, le coup se refuse à partir : la détente n'a pas fonctionné. Je frappe sur le pistolet pour l'ouvrir. Vain effort... Je recommence plus violemment. Paf !... La fusée m'est éclatée dans les mains, les matières enflammées me brûlent... A côté de moi une burette d'essence flambe déjà... Cette fois, c'est dit, nous allons rôti... Mais mon brigadier, le sage Peyraud, n'a pas perdu la tête ! il bondit sur l'extincteur et m'en arrose les mains, les bras... Vite le jet vainqueur sur la burette en feu, près du moteur !... Tout est éteint.

Allons, ce n'est pas ainsi que nous en finirons. J'embrasse mon char d'un coup d'œil. Quel spectacle ! Trois de mes hommes sont grièvement blessés tout au moins... Je les fais porter au fond du char, et étendre entre le moteur et les coffres à obus, pour dégager l'avant. Tous les autres sont plus ou moins atteints par des éclats de balles. Du sang presque partout aux parois, sur le canon, sur

les coffres, sur le moteur infernal qui se refuse toujours à partir. Péle-mêle au sol, des douilles d'obus, des bandes de mitrailleuses utilisées, les débris d'une pièce, des cartouches tirées, des outils épars, des vêtements piétinés. Sur l'acier poli des tôles du plancher, par places, on glisse dans un horrible mélange de sang et d'essence. L'air échauffé où roulent des volutes de fumée est empuanti d'une odeur innombrable de graisse, d'essence et de gaz de poudre...

Demi-ployé sous le toit étouffant, c'est là ce que mes yeux aperçoivent dans la pénombre silencieuse de mon char d'assaut, tandis que sa carcasse vibre toute, de la bataille extérieure...

Mais qu'est-ce donc ?... Je dois m'appuyer à la paroi, la tête me tourne, j'essuie machinalement mon front souillé de sang... Vais-je défaillir ?... Pourquoi le mécanicien, le brigadier me regardent-ils avec ces yeux d'anxiété?... Ne me regardez pas ainsi !... Ah oui ! Je suis le seul à pouvoir conduire. Si je tombe que vont-ils devenir ?... Un engourdissement me gagne... Non, je ne veux pas... je suis le chef.

Voilà le ventilateur, une bouffée d'air frais. Je me redresse. J'aspire longuement. Il faut réfléchir ?...

— Au moteur !

Au voisinage les obus continuent de tomber, parfois des éclats font vibrer la tôle, mais le vrai danger, le danger immédiat, c'est la mitrailleuse boche qui s'est mise en tir bloqué... Il me semble qu'il y en a plusieurs... Je sens mon blindage s'échauffer, s'effriter sous ce jet d'acier. Si dans peu d'instant nous ne sommes pas en route...

Habitué à l'obscurité, je fixe le moteur. Il faut, il faut comprendre pourquoi il ne marche pas... je le veux... je m'oblige à regarder méthodiquement les différentes parties de l'appareil.

« Mais, sacrebleu, le fil de masse de la magnéto touche le bâti du moteur !... Il y a court-circuit : le courant ne peut pas passer... Hardi les gas, à la manivelle... Aidez-moi... Vite, fermez les purgeurs ! »

J'ai arraché le fil maudit, j'ai tourné la manivelle, mes trois hommes valides s'empressent... Des explosions... Oui... Le moteur tourne, il part, il ronfle, il est lancé !

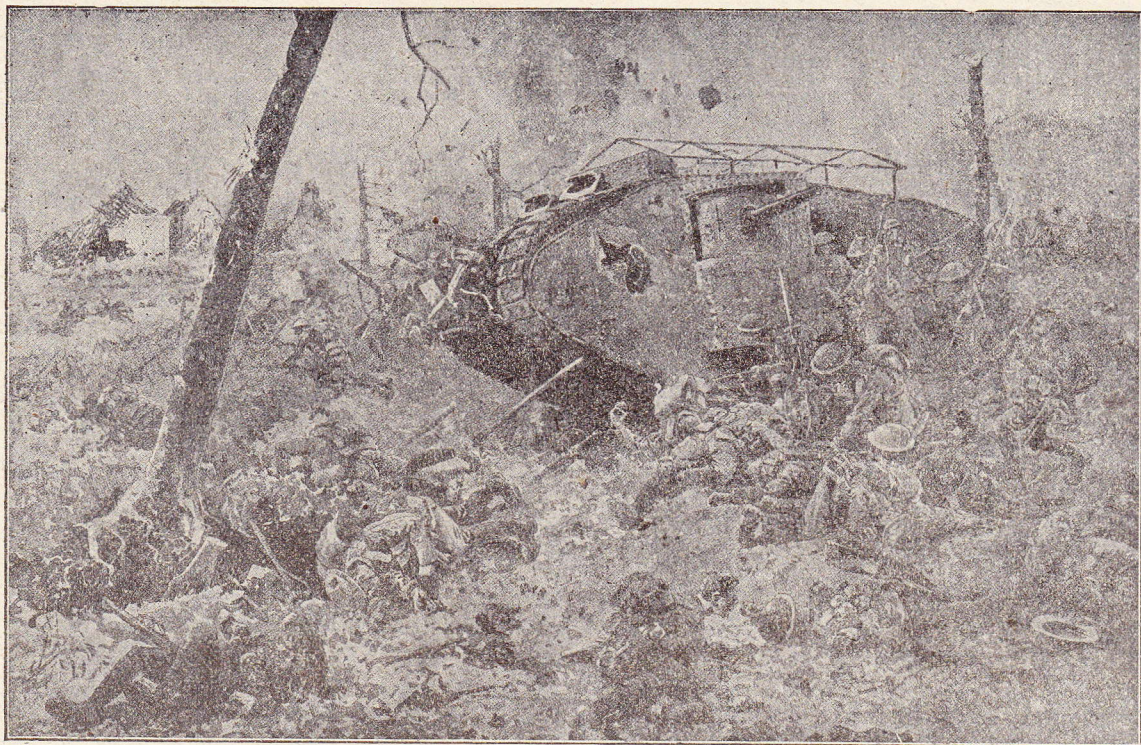
D'un saut, à mon poste de conduite, j'actionne les leviers, j'appuie sur la pédale d'accélération. Moment d'angoisse ! Mes chenilles, comment ont-elles supporté la terrible explosion de tout à l'heure ? Les balles ne les ont-elles pas détraquées ?... Doucement, je sens mon char démarrer... Mon Dieu ! vais-je entendre quelque craquement sinistre : les chariots déraillent-ils, les chenilles se brisent-elles ? Non, nous progressons, je sens le char se dresser, sortir du trou, maintenant il bascule, il est à plat. Il part !

Je tourne la manette de direction, il obéit, vire... Quel nez doivent faire les damnés boches ! Ah, ils croyaient bien nous tenir. Une dernière salve s'écrase sur notre carapace... Au revoir !

Nous n'avons plus rien à faire ici... Et puis, maintenant que la crise est passée, je ne me sens pas très à l'aise. Aurai-je la force de ramener mes blessés et mon char. Voici que tout tourne autour de moi.

Je voudrais pourtant faire quelque chose contre le boche avant de me retirer, ne pas sembler partir en vaincu...

Vaincu ! Mais, que dis-je ? Ce sont nos fantasmes, les courageuses capotes bleues, qui accourent là-bas... et devant eux, ce grand diable qui, revolver au poing, nu-tête, de toute la longueur de ses longues jambes, les entraîne, c'est Bégarie !... Ah, que c'est bien, ah, le brave ! S'arrachant à son char en panne il a dû courir à eux, faire cesser toute hésitation, de la voix, du geste. Il se précipite maintenant avec eux pour chasser le boche... pour que notre honneur soit sauf.



Lutte contre un tank

Les braves fantassins ! Ils le suivent ; les voilà qui sautent dans la tranchée que j'abandonne... Quel réconfort, nous pouvons partir maintenant !

Dans un dernier regard j'aperçois les ennemis s'enfuir précipitamment par le boyau transversal, tandis qu'un obus tombe sur le malheureux char qui finit de se consumer. Les tôles volent dans les airs alors que de sourdes explosions intérieures retentissent... Mes pauvres camarades !

Nous pouvons partir. Allons, le combinateur est sur « grande vitesse » et le moteur donne son maximum de puissance. Il faut rentrer au plus tôt : maintenant que je sais la tâche accomplie, la tension nerveuse qui m'a soutenu jusqu'ici décroît rapidement, et le sang perdu depuis une heure doit m'épuiser... un brouillard s'épaissit peu à peu devant mes yeux. Mais voilà la parallèle de départ. De la tranchée 1 on me fait des signaux... Il faut arriver.

Que de capotes bleues étendues autour de moi ! Je suis sur la position où tout à l'heure, dans les trous d'obus, se terrait notre infanterie. Quelques blessés se traînent sur la prairie : que de cadavres devant ces damnés fils de fer ! Et moi qui, tout à l'heure, maudissais nos fantassins prêt à les accuser de lâcheté ! C'est que je ne voyais pas... Ah, comme toujours, ceux qui n'ont pas vu, comment peuvent-ils juger ?... Quelle énergie il leur a fallu pour s'élaner après de pareilles pertes. Et pour partir même, puisqu'ils savaient, eux qui ont marché à découvert dans cet enfer, les réseaux intacts !

Aussi, dans cette riante matinée de printemps, au milieu des grandes herbes verdoyantes et fleuries, combien sont là étendus, tel des touffes de bleuets de France, parmi les coquelicots... C'est étrange comme je les contempiais de loin, loin... Est-ce un tableau?... Mais non, ils dorment... avec des yeux fixes dans un masque de cire... comme les mannequins du musée Grévin... oui, je suis au musée Grévin... Ce sont les gladiateurs... Ave Cesar, morituri... Et ce sang devant mon œil gauche ? Pourquoi éteint-on la lumière ?... C'est oppressant... Ah, ma

tête, quelle manivelle la broie ?... J'étouffe... Mais je vais dormir moi aussi avec une figure de cire et des yeux figés... Comme j'ai vite vécu... Ma jeunesse... le visage aux grands yeux clairs, aux cheveux blonds... Mes mains sont en cire... je ne puis les remuer... quelle chute... quelle chute... A l'aide... Maman !... Ce noir... ce vide... Ah !

Un choc sur ma tête... De grands zigzags rouges passent devant mes yeux... mon front a frappé rudement contre un métal froid... Ah, j'y suis ! la fente de visée... Mes paupières battent. Je me souviens.

J'ai dû perdre connaissance à mon poste de conduite, le char est fiché dans la première tranchée ; le choc m'a fait revenir. Les pensées renaissent ; quel cerveau paresseux et douloureux... Rassemblons nos idées.

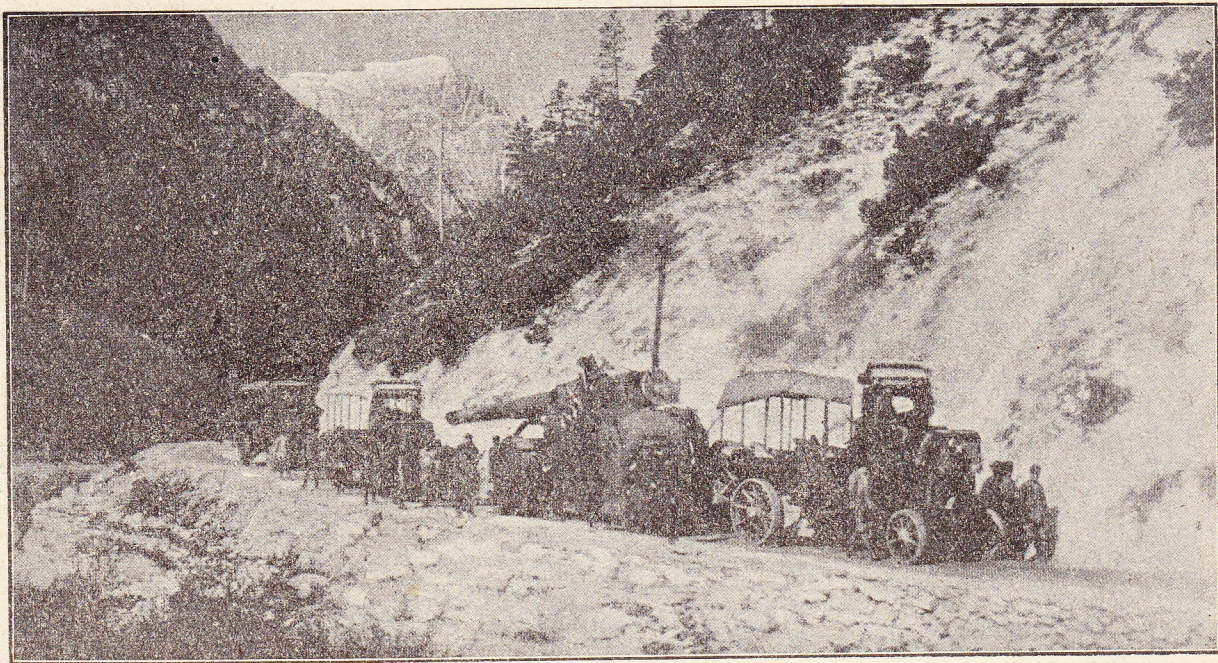
Oui, la terre autour de moi s'entr'ouvre dans des explosions, c'est la bataille... Le moteur ronfle toujours. Mon pied est encore fixé sur la pédale de l'accélérateur ; en aveugle, le char a dû continuer sa marche vers les tranchées françaises. Tout cela me traverse l'esprit en un éclair.

Mon appareil est bloqué, j'arrête le moteur ; on entend mieux le fracas extérieur. Je n'ai qu'une pensée : sortir de l'obscur prison d'acier, respirer au grand air, voir autre chose que le rectangle de lumière que découpe la fente de visée dans le capot. Je me suis ressaisi.

« Ouvrez la porte... Tout le monde dehors ? »

Ma voix résonne étrangement, mais déjà mon brigadier, mon brave Peyraud, qui a toujours sa liberté entière d'esprit, déverrouille les loquets. Un brusque jet de clartés envahit l'intérieur du char, combien lamentable : c'est le désordre intraduisible d'une vision de cauchemar.

Un à un les hommes valides se dirigent vers la lumière, en vacillant un peu, me semble-t-il. Peyraud a déjà sauté. Chevalier sort en soutenant d'une main saignante son bras blessé. Delpech, le pointeur, a repris connaissance et, la face maculée de sang, les vêtements défaits, se traîne péniblement à genoux vers l'ouverture. Le brigadier l'empoigne



Transport d'un canon de gros calibre.

à pleins bras et l'aide à descendre. Puis c'est le tour de Gélion, mon mitrailleur avant, que deux camarades descendent : sa figure n'est qu'une plaie horrible, les lèvres sont tuméfiées déchirées, pourvu que ses yeux soient intacts !

Le dernier je franchis le seuil d'acier. Quelle renaissance, d'être environné de l'éblouissante lumière du jour !... Néanmoins la tête me tourne.

Je suis dans notre tranchée de départ où mes blessés sont déposés et m'adosse au parapet de terre pour ne pas tomber. Déjà l'air frais me ranime. Je respire à pleins poumons et dresse mon inventaire personnel : le bras gauche est bien lourd, mais je peux encore heureusement le remuer, donc rien de cassé. C'est le visage qui est douloureux, et, ma foi, mes doigts le palpent avec quelque inquiétude. Vers la tempe gauche le front est gonflé d'une bosse, l'oreille est déchirée, la joue aussi, et comme piquetée d'une innombrable quantité de petits éclats. Le sang a enfin cessé de couler, mais de longues traces brunâtres souillent ma tunique.

Nous devons avoir tous de bien sales têtes, car les fantassins occupant la tranchée, accourus, s'arrêtent ahuris à quelques pas sans oser nous parler. Au-dessus de nous, tandis que la bataille continue, notre vaillant char d'assaut dresse sa silhouette énergique, et semble encore nous couvrir de son ombre protectrice.

* * *

Des capotes bleues interloquées qui nous contemplant se détache vivement vers notre groupe un chasseur à pied. C'est un des braves de la section du lieutenant Crépin qui avait mission d'escorter notre batterie: cruellement décimée par la fusillade et le bombardement elle avait dû ralentir sa progression tandis que je parvenais à la première tranchée. Ce bonhomme-là je l'ai bien repéré: c'est une des dernières figures françaises entrevues aux côtés, de notre char, à travers mes fentes de visée.

Il m'a reconnu :

« Mon lieutenant, vous êtes blessé !... C'est-il grave ? Ah, bon sang de bon sang, quelle sacrée attaque !... Qu'est-ce qu'ils ont fichu !... Faut-il appeler les brancardiers ?... Non !... mais je sais où est

le poste de secours, je vais vous y conduire... Quelle journée ! »

Tandis que d'un effort je me redresse, il s'exclame :

« Ah ! mince alors... qu'est-ce que vous avez pris ! »

Je suis la direction de ses regards... et examine à mon tour l'extérieur de notre char. En effet, qu'avons-nous pris, comme il l'exprime si justement en son langage de troupière ! C'est à peine si je reconnais « Toimon ». Le paysage japonais qui camouflait ses vastes flancs a presque totalement disparu; sous les éclats, sous les balles, cette peinture qui avait dû ravir d'aise son « camoufleur », brûlée, écaillée n'est plus qu'un souvenir. Les projectiles boches sont venus s'aplatir ou ricocher contre le blindage: son acier, mis à nu, est moucheté, sillonné de balafres brillantes. Quelques balles — des perforantes, sans doute — ont osé se ficher dans l'épaisseur et semblent des clous plantés dans notre char, rabaisé indignement ainsi au rang de leur Hindenburg !

A la vue de ma mitrailleuse de droite je ne puis retenir une exclamation rageuse; serait-ce elle ce lambeau d'acier cisailé, tailladé, écorché, découpé dépassant de la tourelle ! Et ce trou noir au-dessus ? Mais oui, une portion du blindage lui-même est disparue, comme découpée au chalumeau; sans doute le résultat du tir bloqué de l'engin boche !... Ma pauvre et vaillante « Toimon », si ton équipage est élopé, toi aussi, tu as bravement supporté ta part des sévérités de la lutte ! Et le cœur me fend un peu.

Juste à ce moment deux prisonniers boches débouchent dans la tranchée ! J'allais déjà à mes blessés, mais la vue de ces « feld-grau » donne un objectif immédiat et tangible à l'irritation latente en moi. Il lui faut éclater. Machinalement ma main valide fouille l'étui de revolver suspendu à mon ceinturon, de ce revolver qui nous a tout à l'heure débarrassés du dangereux grenadier roux... A ce geste leurs bras se lèvent automatiquement comme mus par un ressort et la crainte se peint sur leurs masques pourtant exténués. J'en ai déjà saisi un au collet, de mon bras valide, sans réflexion, je le fais pivoter et l'expédie vers l'arrière d'un solide

coup de pied appliqué au point identique de son individu... C'est ma haine qui s'extériorise. L'autre boche suit sans demander le reste.

Je reviens à mes blessés. Quel soulagement! Gélon dont la face est pourtant affreusement boursoufflée et saignante y voit! Chevalier à l'aide des camarades s'est confectionné un bandeau improvisé qui supporte son bras blessé. Delpech lui s'est allongé, mais a sa pleine connaissance. Il ne peut être question de les panser ici où tous les moyens pratiques font défaut; il faudrait les conduire à un abri, et moi-même... Je questionne :

« Où est le poste de secours le plus rapproché ?

— Au bas de la colline..., dans la grotte, » me répondent plusieurs voix, tandis que des bras se tendent vers le boyau qui disparaît vers l'arrière en serpentant.

Au moment où le chasseur s'offre à nouveau comme guide, débouchent deux brancardiers portant sur une civière un corps demi-couvert d'une toile de tente maculée de sang: un jeune officier dont la tête, blafarde, renversée en arrière, les yeux fermés, ballotte à chaque mouvement des porteurs.

« Rompez-donc le pas, leur dis-je; » et à mes hommes : « Allez vous autres, suivez, pour vous faire panser... Tout à l'heure j'irai vous rejoindre, voir ce qui en est. »

Et derrière la civière s'organise un cortège qui m'est pénible. Gélon s'avance soutenu sous le bras par le chasseur à pied. Le mécanicien est avec Delpech, les autres vont derrière.

« Et maintenant, nous autres, au char. »

Peyraud, mon brave brigadier, dont le sang-froid ne s'est pas démenti un seul instant, Pinson et Labrousse, les deux seuls mitrailleurs encore intacts, m'accompagnent.

Il vous souvient, sans doute, que nous avions attendu l'heure du combat derrière un talus protecteur tout proche de la tranchée de départ; je veux au moins essayer d'y conduire notre char d'assaut pour l'abriter aux vues directes de l'ennemi, et si possible aux coups. Il semble bien incrusté dans la tranchée, mais la terre est très sèche, par conséquent solide et les chenilles devront mordre sans patiner sur ce point d'appui : nous pourrions probablement le retirer par la marche arrière. Voilà ce que j'explique en quelques mots au brigadier Peyraud : je n'ai qu'une main, c'est lui qui manœuvrera la conduite, je le guiderai.

Au moment où, sorti de la tranchée, il va pénétrer dans notre engin de guerre, je l'arrête. Je viens de passer sous le char pour examiner les chenilles et j'aperçois une grosse souche d'arbre qui cale le carter des moteurs électriques. Rien à tenter, avant d'avoir, à la pioche, dégagé celui-ci.

Une voix rude à ce moment m'interpelle :

— C'est vous, Fourier ! Que fichez-vous là ?... Pourquoi êtes-vous rentré ? »

Péniblement, je me relève sur un poignet : c'est le lieutenant Bégarie. Il a perdu une bande molle-tière, ses vêtements pendent, déchiquetés, sa main gauche se crispe encore sur une grenade. Tout tendu de la bataille, son mâle visage est en sueur, plaqué aux tempes de lourdes mèches de ses cheveux noirs; plus de casque.

En quelques mots je lui résume notre marche, les fils de fer, la tranchée balayée et franchie... puis regarnie, le demi-tour et notre panne; mon duel, revolver contre grenades, avec le boche roux; les mitrailleuses enrayées, inutilisables... mes blessés; sa course en avant, à lui... le retour! Son regard profond est planté droit dans le mien, il écoute, sans mot dire, vivant intérieurement mon récit. J'ai fini.

« Allons, ça va... vous vous êtes bien battus. Maintenant allez vous faire soigner... Je sortirai votre char.

— Et les autres ? »

La bouche se crispe les commissures abaissées, un geste vague, du bras droit, il répond :

« Hiltier et de Marignan en panne... Ragaine ?... J'ignore ce qu'il est devenu... Pas de nouvelles encore..., vous, ça suffit, allez-vous-en. »

Comme les autres, après un dernier regard à mon char et à Bégarie, à ce chef qui me paraît grand... comme la bataille, je dévale par le boyau qui doit conduire au poste de secours. Mon brave Peyraud ne veut pas me lâcher, il faut à toutes forces que je m'appuie sur lui. Dame, maintenant qu'il n'y a plus rien à faire, je me sens les jambes un peu flageolantes.

« Attention ! Couchez-vous ! »

Mon brigadier me jette à terre; un fracas jaillit dans un éclair rouge; nous sommes aplatis au sol, un nuage de poussière et de fumée passe, nous entendons des éclats et un culot voler en sifflant ou grognant au-dessus de nous. Une odeur âcre de soufre... Vite debout, nous courons, piétinant involontairement deux ou trois morts étendus contre le talus dans leurs bleues capotes maintenant tachées de sang...

Nous nous heurtons à un des innombrables coudes du boyau à notre chasseur. Il est partout, cet animal-là! Il revient de conduire mes hommes au poste de secours, et en précise l'emplacement : au bas de la pente à droite du boyau que nous suivons, dans une grotte...

M'y voici. Devant l'entrée, un alignement de brancards où des formes plus ou moins empaquetées sont étendues, des blessés déjà pansés attendant le transport vers l'ambulance. Pas de cris, pas de plaintes. Près de moi, les vêtements déchirés large ouverts, un blessé au ventre. — C'est là la grave blessure. — Je l'ai encore devant les yeux. Sur la peau brune et salie du corps, de larges ondes courent en frissons douloureux. A hauteur des hanches s'enroule autour du torse, de multiples fois, une large bande de gaze que perce déjà le sang. La tête est renversée en arrière, tout son être se tord, tandis que sa main gauche se crispe à broyer vers le bas du ventre à nu...

On vient de le sortir: pour pénétrer dans la grotte, il faut l'enjamber. Est-ce l'obscurité de ce trou noir, ou l'écoeurement dû à l'humidité et fade odeur qui s'en évade ? Je dois m'étayer un instant à la paroi.

J'aperçois, au fond, une lampe briller sur une table; plus près, dans une atmosphère d'éther et de sueur fétide, d'iodoforme et de crasse chaude, des ombres se démentent, se penchent. Quelques plaintes du blessé qu'on emmaillotte, quelques râles rauques, quelques respirations oppressées ou sifflantes.

Appuyé de la main droite à la paroi de rocher, j'avance: je ne distingue pas ce qui git à mes pieds et je heurte des corps mous, que vainement j'essaie d'éviter et qui sont des blessés étendus. Je tâtonne :

« Oh ! attention. — Ma jambe, prenez garde à ma jambe, je suis blessé à la jambe. — Gare à moi, c'est au côté. — J'ai mal, — Brancardiers!... brancardiers!... Est-ce qu'on ne va pas bientôt m'emporter ? »

Et c'étaient là, peu de temps avant, des hommes solides et vaillants... Le cœur me tourne un peu. L'air semble passer et repasser en grosses bulles devant mes yeux. Mais la table où éclaire la lampe est toute proche maintenant. Sur un banc, des blessés sont alignés immobiles. Quelques réchauds à alcool poussent leur flamme fantomatique sous des récipients. Une main me saisit au passage par le bras. C'est celle d'un infirmier.

« Vous êtes des tanks, mon lieutenant ?... Vous avez été touché... Attendez, je vais vous panser... »

Le brave garçon est plein d'attention, il débarasse un coin de banc de sa cuvette à l'eau sanguinolente, me fait asseoir doucement, puis se baisse et je devine qu'il cherche, à terre, un bidon...

« Ça ne vas pas. Hein ?... Allons, un bon coup de « gnôle »... Vous allez voir... Il n'y paraîtra plus... Tenez ! »

Et il me tend un quart où il a versé du liquide. Lentement, à petits coups, je bois. Sous le coup de fouteur de l'alcool, qui me brûle la langue et le gosier, je trouve que mon sang circule mieux et plus vite.

Déjà l'infirmier a versé de l'eau chaude dans un récipient, puis un liquide blanc à odeur forte; il y trempe un tampon de ouate et doucement me débarbouille la figure, le front. La sensation est très douce et très agréable.

« Là !... Voilà !... Allons ce n'est pas grand-chose... Le coup est superficiel... Faut pas vous inquiéter; à la tête ça saigne beaucoup pour rien de sérieux... Pas de mauvais sang... Vous voilà bien propre... Souffrez-vous autre part ? »

— Mon épaule. Et je lui indique la blessure, à gauche, du geste.

— Pouvez-vous enlever votre tunique ?

— Non... Je ne peux pas remuer le bras.

— Bon. Alors je coupe. »

Et s'armant d'une grande paire de ciseaux, il tranche, taillade largement, ouvrant la manche du poignet à l'épaule, puis la tunique dans le dos. Nettement je sens la chemise collée sur toute la longueur de l'omoplate par le sang coagulé...

Je ne pense plus du tout à ce qui m'entoure.

« Aïe. Doucement ! »

D'un geste brusque il a arraché le morceau d'étoffe découpé auparavant. La plaie est à nu, je crisper nerveusement mes mains et serre des dents. La douleur endormie se réveille, violente. Je veux voir. En tordant la tête à gauche et la penchant, affreusement je louche; voilà, l'épaule semble comme avoir reçu une volée de petits plombs; la chair boursoufflée est violette par places. J'y devine trois ou quatre trous noirâtres, un peu plus importants et profonds.

Mais déjà un pansement humide est appliqué délicatement, sur les plaies, par l'infirmier. Puis une bande de gaze le fixe, m'encerclant l'épaule et la poitrine. Une écharpe de toile m'immobilise le bras.

« Allons, c'est terminé! Ça va bien... Je vais vous faire une fiche d'évacuation. »

Mais je me trouve tout à fait mieux, pourquoi me laisser évacuer! Et puis c'est ma première vraie bataille, je veux y assister jusqu'au bout :

« Merci... Non... J'ai encore à faire là-haut... mon char à ramener... Je reviendrai... tout à l'heure. »

L'infirmier roule des yeux interloqués, je dois passer pour excentrique: remonter là-haut au lieu de filer me reposer en arrière; quelle lubie !

Et justement, je m'attarde dans la tiédeur du poste. Quelle sécurité, quel calme même; la bataille semble bien loin, des bruits de l'extérieur arrivent comme ouatés. De ces combattants abattus, couchés fraternellement côte à côte, silencieux malgré leurs plaies, leurs blessures, même cruelles, de ces poitrines fiévreuses pourtant et haletantes, semble émaner une atmosphère calme..., apaisante... On se croirait parmi les tombes d'un cimetière... On est bien ici...

« Avez-vous vu des hommes des chars d'assaut ? »

— Oui, répond l'infirmier, on en a même évacué plusieurs sur l'arrière... Il y avait un grand roux, je me souviens bien..., même qu'il avait comme la figure emportée ! »

Des brancardiers sont entrés silencieusement, enjambant les corps épars. A côté de moi, près de la table, ils déposent leur civière: un râle sort de dessous la toile de tente. Tandis que l'infirmier approche la lampe on découvre le blessé. Je regarde. Pauvre garçon! C'est Crépin, l'aimable lieutenant de chasseurs de notre section d'accom-

pagnement. Lui, qui il y a quelques heures à peine, était si gai à notre rapide souper! Pourquoi lui?

Je veux prendre sa main; mais il n'a déjà plus connaissance; les paupières se dilatent, sur de grands yeux qui semblent regarder loin, loin. Ses mains s'ouvrent et se crispent alternativement... C'est presque ce geste terrible des mourants dont les doigts convulsifs semblent chercher à ramener sur eux le drap qui doit bientôt les ensevelir!

Vers lui un infirmier s'est penché. Il écarte les vêtements, le palpe, le soulève à demi.

« Trois balles dans le ventre. Hémorragie interne... Rien à faire... Foutu! »

Pauvre camarade, si gai et vaillant.

Un gémissement s'élève du brancard, les traits du mourant se crispent, de brusques mouvements agitent ses membres.

Combien c'est triste.

« Oh... oh... oh! Je souffre... Assez... »

Il vaut mieux que je m'en aille.

... J'ai repris le boyau qui serpente et grimpe sur la colline, le front lourd de tout ce que je viens de voir et de comprendre. Je me heurte presque à deux combattants qui descendent: le capitaine Bruneau avec mon ami Moreau, que vous avez vu déjà lors de notre marche vers le mont Cornillet: ils venaient me visiter au poste de secours, et je déçois leurs espérances, car ils pensaient presque ne plus me trouver vivant. C'est ainsi que courent et se transforment souvent les nouvelles, durant les combats du front. Combien de fois ai-je vu des témoignages sincères, bien en défaut! Je questionne néanmoins, vous le pensez, sur ce qui se passe là-bas.

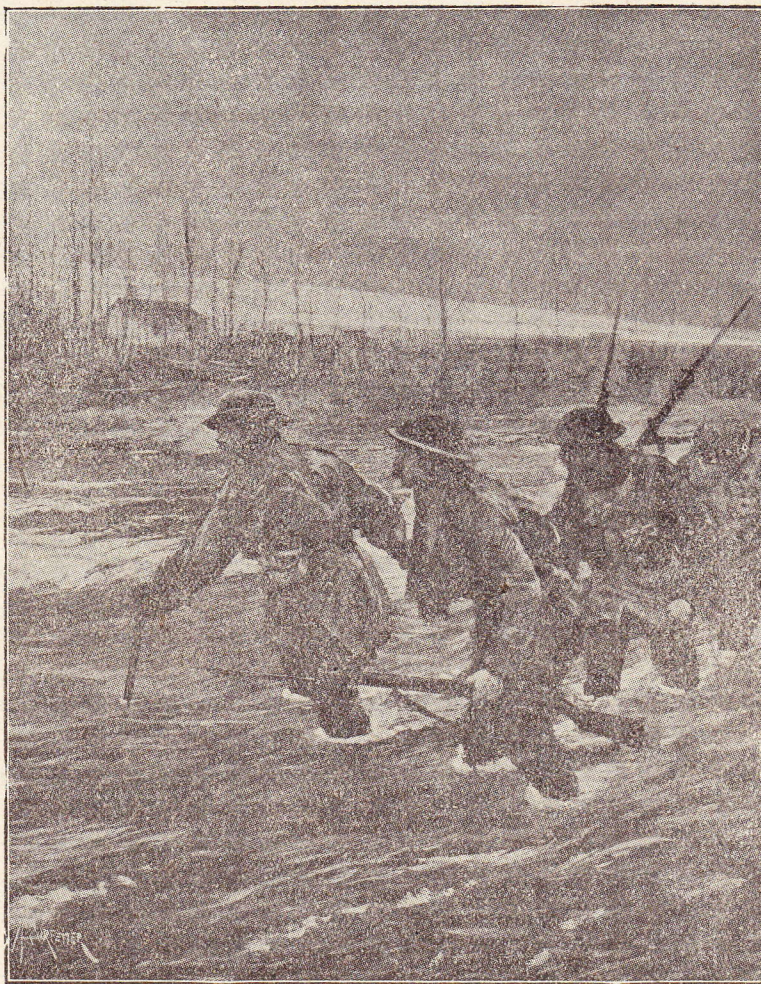
On sait qu'un appareil a brûlé, celui de Lefebvre, mais on n'a aucune nouvelle de lui ni de son équipage. Les chars de Moreau et de notre camarade Lhermite sont restés en panne sur la tranchée boche et ma foi ils ont dû, bien à regret, les abandonner. Quel retour, en rampant à travers les herbes et les réseaux plus ou moins démolis, sous le feu de l'ennemi! L'attaque, chez eux, en est restée au même point que chez nous. Mais plus à l'ouest les cuirassiers à pied soutenus par le groupe Schneider ont pleinement réussi à enlever le moulin de Laffaux après un combat acharné. La progression est en ce moment stationnaire.

Nous sommes, tout en causant, revenus à mon appareil dont notre commandant de batterie, le lieutenant Bégarie, a organisé la remise à flot. Des hommes du char de Marignan sont arrivés à la rescousse et sous la direction du brigadier Peyraud, qui a bravement mis la main à l'outil, tout comme Pinson et Labrousse, tous ont travaillé d'acharnement. J'ai le plaisir de voir le dégagement bien avancé.

J'apprends alors que Marignan a été blessé à la tête, au moment même où son char débouchait devant la tranchée boche, mais, alors en virant brusquement dans les réseaux de fils de fer, celui-ci a déraillé: que faire? Ils sont tous revenus heureusement, en rampant à travers les herbes. A deux cents mètres de leur, il y a, me racontent-ils, le char d'Hitier, également en panne.

Quant à l'appareil de Ragaine, l'équipage de Marignan l'a vu filer sur sa droite, mais ignore ce qu'il en est advenu. L'un des mitrailleurs prétend l'avoir vu flamber. Je ne veux pas y croire. Mon vieux camarade, le papa de « Boudy », non, non, c'est impossible!

Il y a maintenant dans la bataille une légère accalmie; nous nous installons sur les positions acquises: devant moi, la tranchée boche où mon char subit un si rude assaut. Près de lui s'amorce déjà largement le boyau qui doit joindre la parallèle de départ à cette nouvelle ligne. Des hommes passent portant des approvisionnements, des car-



Soldats passant une rivière

touches, des caisses de grenades à main et de grenades VB (1). L'activité de tous continue.

Mais quoi donc arrive là-bas? C'est Bégarie qui a été cueillir trois ou quatre fusils boches et les rapporte sur son dos.

« Tenez, faites donc mettre ça dans votre char... Eh bien, le travail est terminé? »

Nous examinons l'état de « Toinon », la souche malencontreuse est presque dégagée.

« Ça suffit ainsi..., le « zinc » (1) doit pouvoir partir... Restez donc là, vous, avec vos bandages... je vous ai dit que je le ramènerai. »

La porte par laquelle nous sommes sortis, il est quelque trois heures, bée toujours. Bégarie grimpe dans l'appareil. On entend le moteur ronfler, puis la lourde masse s'ébranle, recule doucement sans à-coup : la souche vaincue achève de s'arra-

(1) Grenade en fonte du poids de 400 gr. environ, contenant 60 grammes d'un violent explosif. Elle éclate 7 secondes après son lancement. Elle est particulièrement employée pour obtenir des tirs de barrage momentanés avec le fusil d'infanterie: On fixe à celui-ci un espèce de tromblon où se loge la grenade V. B. L'expansion des gaz dûs au tir d'une cartouche est suffisante pour l'entraîner même jusqu'à 200 mètres, suivant l'inclinaison de l'arme. Pour tous les détails concernant les grenades, en particulier les grenades allemandes, voir l'« Almanach Hachette » de 1918.

(1) Nom du char en « argot ». A Champlieu les élèves pilotes disaient aussi « un zinzin ».

cher du terrain; le char regrippe, en marche arrière, le parapet... le voilà sorti! Quel soulagement.

Il se dirige vers les passages qu'ont préparé ce matin nos troupes d'accompagnement... Allons, je respire plus librement. Mon char d'assaut, ma vieille « Toinon » est tirée d'affaire, la voilà déjà qui descend le talus d'où nous avons surgi, au matin, et qui sera de nouveau son abri.

Machinalement, avant de partir à mon tour ia rejoindre, je jette un dernier coup d'œil sur le champ de bataille, vers la nouvelle ligne boche. Mais quelle est cette masse qui en revient si tranquillement, le flanc gauche orné de larges lettres blanches. Pas d'illusion, je lis bien « Boudy »! C'est le char de Ragaine, de mon bon camarade. Ouf, quel soulagement! J'agite mon mouchoir, tant de joie que dans le but de lui indiquer où se diriger, pour retrouver les passages établis... Le voilà qui arrive bientôt à bon port et sort de son appareil, toujours aussi tranquillement en tortillant sa moustache!

Nous sommes tous rassemblés maintenant auprès de mon char, à l'abri du remblai de terre. Hitier nous a rejoints. Tous les estomacs sont creux et, ma foi, nous ne l'aurons pas volé, notre déjeuner! Ragaine et moi sortons des boîtes de conserve. Bégarie, lui, a déniché je ne sais où les vieilles bouteilles traditionnelles. Pour ne pas troubler notre agape fraternelle, le canon a trouvé décent de ne plus bombarder; je n'en suis pas fâché en songeant au dîner du soir précédent, au sort imprévu de nos boissons et victuailles, et je

ne veux pas m'attarder à la pensée de notre pauvre camarade Crépin... Même politesse des deux côtés, seul le taca... taca... des mitrailleuses déchire de temps en temps l'atmosphère.

Bégarie est heureux. Il s'est battu tel un lion ; par deux fois il a entraîné l'assaut des vagues de fantassins, sous la mitraille ennemie ; il a en... guirlandé un chef de bataillon qui marchait trop peu à son gré, cela le met en joie... Mais il est aussi furieux ! Ce diable d'homme passe d'un instant à l'autre aux sentiments extrêmes, sa bouche n'a pas fini de s'épanouir en un rire violent que déjà ses yeux lancent des éclairs et que le visage se crispe !

C'est que Marignan, à l'instant où il a été blessé, fit dérailler son char par une fausse manœuvre. Dire qu'il allait juste traverser la tranchée boche ! Et Bégarie de reprocher son manque de sang-froid à notre camarade : savez-vous ce qu'il a fait lui-même ? Profitant de l'immobilité forcée de son engin il est grimpé tranquillement sur le toit pour prendre, avec son appareil photographique, au nez et à la barbe des boches stupéfaits, des vues imprévues de la bataille ! Vainement un loustic s'est-il évertué à lui lancer des grenades, lui a tranquillement saisi son revolver de la main droite, interrompant un instant sa séance en plein air, pour démolir le boche intempestif... Puis, l'indiscret expédié dans un monde meilleur, il a continué sa série d'instantanés ! Espérons qu'ils seront réussis. Voilà le document vécu, rêvé, ou je ne m'y connais pas.

Mais, tandis que je me livre à cette réflexion, Bégarie, qui n'a pas voulu abandonner son appareil photographique, nous croque aussi d'un décliné aux pieds de « Toinon »... Ce sera un sérieux souvenir.

Ragaine, lui, continue à se friser les moustaches, aussi calme que dans sa chambre de Champlieu. Toujours le même sang-froid imperturbable et un sérieux d'olympien.

« Dame, j'ai pourtant « serré des fesses » lorsque ce tir de barrage a menacé de nous dégringoler sur la figure ; mais qui s'est amusé ensuite à dévorer les nids de mitrailleuses ? « Boudy » s'est bien assis sur une demi-douzaine sans compter celles qu'a fait sauter notre 75 : on n'est pas artilleur pour rien ! Et avec cela une chic compagnie d'infanterie qui ne voulait pas nous lâcher, on a fait du « bon boulot ». Quel fameux cran le type qui la commandait ; fallait voir si ses escouades, ses sections dégringolaient dans la tranchée au fur et à mesure que je la nettoiais ! Ensuite c'a été le tour des boyaux. Quelle curée, messeigneurs ! J'ai failli pourtant avoir un enrayage : j'ignore ce qu'avait la culasse de ma fichue pièce mais elle était si dure à manœuvrer qu'il a fallu employer la masse pour l'ouvrir et la fermer. C'était rageant. Faudra que je la vérifie.

— As-tu des blessés, chez toi ?

— Un seul mitrailleur, rien de grave d'ailleurs, des éclats de balle, c'est pour rien... Quand j'ai vu qu'on ne se battait plus, qu'on s'installait sur les positions et que j'étais tout seul entre les nouvelles lignes, alors j'ai cru devoir rentrer. »

Entre temps nous avalons notre frugal repas, et de quel appétit ! Hitier seul est embêté, silencieux, ce n'est pourtant pas sa faute s'il a déraillé dès le début du combat ! Même voulant utiliser à tout prix ses mitrailleuses, et en tous cas les sauver si les boches encerclaient le char, il a fait enlever ces engins et donné ordre, aux hommes, d'aller les installer plus en arrière et de s'en servir. Quand il a dû renoncer à examiner son appareil, et partir à son tour, il ne les a pas retrouvés. Où sont-ils ?

Justement arrive le maréchal des logis Boucherit, son sous-chef de char :

« Mon lieutenant, les hommes sont retrouvés, ils se sont trompés de direction...

— Bon, bon, arrête Bégarie, on éclaircira cette affaire tout à l'heure. Pour l'instant, au plus pressé, allons voir de quoi il retourne pour ton « zinc ». Vous autres — il s'est retourné vers Ragaine et moi — allez « roupiller », je n'ai que faire de vous. »

Et il se lève, suivi du maréchal des logis, avec Hitier toujours bien embêté et qui se fait du mauvais souci, quoique très innocent de son accident. Je les suis un instant du regard, et je constate alors que je me trouve réellement bien fatigué. Comme il fait chaud ! c'est ce soleil de midi qui tape vraiment dur. Les tempes me battent. Je crois bien que j'ai un peu de fièvre ; dans l'épaule me montent des élancements, et puis le côté de gauche de la figure se met à me cuire. Je me rapproche du char, prends une couverture, l'étends dans son ombre. Je m'allonge roulé dans ma capote... Que j'ai sommeillé...

« Mon lieutenant !... Eh mon lieutenant ! »

J'entends cela encore toute somnolent. Quelqu'un remue à côté de moi ; Ragaine qui s'étire et grogne.

« Quoi ?... Qu'y a-t-il ? »

— C'est le lieutenant Hitier. Il est blessé et voudrait bien vous voir ! »

Mes yeux tout gonflés de sommeil s'ouvrent à cette nouvelle aussi imprévue que fâcheuse, c'est Boucherit, ému, qui nous l'annonce.

« Blessé ! Où ça ? »

— Est-ce sérieux ? »

Les deux exclamations inquiètes partent en même temps, nous nous redressons.

« Je ne sais pas trop ; probable que c'est au bras ; il saigne très fort ! »

Mais il est tard ! J'ai dormi longtemps : le soleil est déjà bas sur l'horizon. A nouveau la canonnade fait rage. La bataille a repris durant notre repos. Quelques marmites s'écrasent dans le ravin de Sancy, derrière nous : des geysers de terre rougeâtre, des débris de branches d'arbres tournoient. L'air est déchiré en face de nous par le cri strident des mitrailleuses, au-dessus par la fuite des rafales d'obus. Décidément nous nous éveillons en plein combat.

Le maréchal des logis nous guide. Nous longeons la tranchée, éboulée en maints endroits, pour arriver enfin à un petit bouquet d'arbres dépouillés de tout feuillage, les troncs mêmes ont été lacérés par des éclats. Dans un semblant d'abri, d'où on aperçoit son char, Hitier est assis. Notre malheureux camarade est pâle, très pâle. Son bras en écharpe est entouré de linges, mais le sang a suinté à travers le pansement improvisé et la toile est déjà toute rouge. Ragaine s'avance le premier et affectueusement :

« Eh bien, mon pauvre vieux, on se fait « amocher » maintenant que la bataille est terminée ?... Que t'est-il donc arrivé ? »

— Je n'en sais rien... On essayait de remettre la chenille en place..., Boucherit et moi, sous le char... On ne pensait pas à la canonnade, alors arrive une marmite... et voilà. »

La voix est faible quoique toujours énergique. Vraiment Hitier n'a pas de veine ; désolé de son enrayage dès le début du combat, il a voulu à tout prix remettre en état son appareil... et la malchance le poursuit il paraît sérieusement touché ; et ce pansement qui s'ensanglante à vue d'œil, pourvu qu'une artère ne soit pas intéressée ! Ragaine, ému comme moi, essaye de plaisanter.

« Veinard, tu ramènes la bonne blessure. Allons, un mois d'hôpital dans un bon lit et deux de « convalo » avec ta femme et ta petite fille ! »

— Tiens ! voilà juste un brancardier, il va te conduire au poste de secours. Au revoir, mon vieux. — Guéris vite ; à bientôt ! »

Nous lui serrons bien fort sa main valide, et il part par un boyau descendant, aidé du brancardier. Quand le reverrons-nous ?... Nous rentrons, attristés, par la tranchée ; le parcours de retour nous paraît long, long.

Bégarie nous attend près des chars, un large pli de chaque côté de la racine du nez le prolonge dans



Les Boches se sont servis souvent pendant la guerre de statagèmes malhonnêtes. Ici on les voit lever les armes, pendant qu'ils crient „Kamerad”. Malheur aux nôtres, s'ils se laissaient prendre à la fourberie teutonne. Une mort certaine les attendait.

le front, durcissant son visage. Allons, il y a du nouveau, et rien de bon semblerait-il. D'ailleurs, il brandit dans notre direction un papier froissé :

« C'est pas trop tôt, on s'occupe, à la fin, de nous.. Voilà des ordres. Redescendre de suite sur Condé où perche la division... Demain on reviendra s'occuper des chars en panne... Pouvez-vous conduire la vôtre ?

— Assurément... Mais oui ? »

La bonne nouvelle, après le sommeil réparateur : mes forces sont retrouvées. Certes, je suis persuadé être redevenu ferme comme roc, mais surtout je veux moi-même ramener mon char. Il me ehagrinerait maintenant de confier « Toinon »,

même à Bégarie, comme tout à l'heure, j'y mets mon amour-propre.

« Alors, illico, en route... Juste, le boche qui cesse d'arroser le ravin. Profitons vite, d'y passer. »

Mon brigadier Peyraud est déjà dans le char. Pendant que j'y grimpe, évitant de heurter mon bras bandagé, il met le moteur en marche. Labrousse et Pinson, qui m'ont aidé, s'installent sur une banquette. Me voici sur le siège où ce matin j'étais si gaiement parti à l'assaut. Que d'événements en quelques heures ! Mais le Moulin de Laffaux est à nous.

J'actionne mes leviers, j'appuie sur la pédale de l'accélérateur. Le capot est ouvert; il s'agit de descendre la pente du talus, et dame, mon char est

placé de façon bien peu favorable. Enfin, essayons d'aborder la descente de biais.

Trois mètres, à peine, et un affreux craquement me secoue l'âme ! Quelle guigne, c'est déplorable ; un bruit sec maintenant et combien sinistre. Assurément un maillon est brisé, le doute n'est pas permis ! Quelle déveine, je rage un peu. Allons, il faut réparer, si je ne veux rester éternellement ici. Et j'étais si heureux de ramener moi-même mon char ! Toute mon énergie de tout à l'heure s'affaisse. Je me fais l'impression d'un baudruche dégonflé qui va s'allonger par terre. Un froid coule entre mes omoplates et un brusque frisson me parcourt. J'ai l'impression d'être repris par la fièvre et ma malheureuse épaule gauche redevient lourde ! Je réagis et serre des dents, non je ne serai évacué que mon char rentré au bercail.

Pinson, Labrousse, mon pauvre brigadier s'entre-regardent d'un air piteux, puis se tournent vers moi.

Si on « plaquait » tout pour descendre se reposer ; on reviendrait demain, la journée est déjà bien remplie et puis... Eh bien non ! Un sursaut d'énergie me reprend, on peut en somme terminer encore avant la nuit en se dépêchant. Allons, au travail. J'entends nettement au fond du ravin dévaler à toute allure le char de Ragaine. Le veinard ! Mélancoliquement, de ma main valide, je saisis la grosse clef qui sert à tendre les chenilles... Tout le monde en bas ; à l'ouvrage.

Le temps s'est assombri. Lentement, l'obscurité tombe, la pluie aussi, mais beaucoup plus rapidement ; il y a plus d'une heure que nous travaillons. Peyraud est éreinté, Labrousse et Pinson n'en peuvent plus... C'est complet ; un violent éclair rouge embrase la tête du ravin de Sancy, quatre marmites y éclatent en un brutal ensemble. Deuxième rafale plus rapprochée. Le bouquet : moi aussi je suis à bout de forces et bien nerveux... il faut abandonner. L'ennemi fait un barrage en règle sur notre itinéraire.

« Allons, partons, ce serait stupide de se faire démolir ici. »

Nos outils sont vite rentrés, la porte du char close. Quelques fusées éclairantes montent déjà sur les lignes. Les fantassins sont sur leurs gardes. Nous remontons vers la tranchée, les combattants y ont creusé dans le parapet toute une série d'abris individuels en forme d'alvéoles. C'est là que nous passerons la nuit... Je marche bien mollement et un cercle brûlant semble m'étreindre la tête. Est-ce des bruits d'artillerie ou des bourdonnements qui me font tinter les oreilles ? La fièvre se reprend à battre dans mon épaule ; je crois bien que j'ai eu tort de m'entêter à rester ici..., comme on serait bien, étendu, corps et esprit délassés, en un lit chaud d'hôpital !

Nous sommes dans nos trous, il fait froid, la pluie fouette par rafales, la tranchée commence à devenir marécage. Dans le ravin les obus continuent de tomber par rafales. Ce n'est pas gai. L'obscurité est déchirée de lueurs. Mes pensées, elles, deviennent de plus en plus noires et je commence à me traiter de sombre idiot... Allons bon, voilà que j'ai des hallucinations, mes oreilles tintent et je me figure qu'on m'appelle... Mais ce n'est pas « une erreur de mes sens abusés », on crie bien mon nom. Je m'extirpe de mon alvéole.

« Voilà !... Présent !

— Où êtes-vous donc, bon Dieu ! Il y a une heure que je vous cherche de tous les côtés... On n'a pas idée de s'entêter ainsi... Fichez-vous la paix avec votre char, on le ramènera demain : je suis venu vous prendre, j'ai une auto en bas de Sancy... »

C'est le lieutenant Bégarie ! Ah, le chic chef, bon et dévoué camarade. Je marche droit sur lui, à la voix, et lui serre vigoureusement la main.

« Merci !... Justement ça ne va pas fort. »

Il m'entraîne déjà vers le ravin, le sol détrem্পé semble se dérober sous nos pas, nous pataugeons dans la boue gluante... le boyau devient impraticable ; mieux vaut l'abandonner. Nous voilà en plein air, avançant à tâtons, trébuchant dans les entonnoirs, aveuglés par les lueurs successives des fusées lumineuses qui montent çà et là. Il pleut toujours. Près de nous quelques obus arrivent dans la terre détrem্পée et s'y enfoncent sans éclater, l'un d'eux presque à nos pieds... La pente devient rapide... Enfin une dernière glissade et nous voilà dans ce qui fut Sancy... Je devine l'auto en pleine ombre, près des ruines de l'église...

Le chauffeur nous a aperçus, le moteur ronfle déjà. Heureux moteur ! Je m'affale sur les coussins, l'épaule me lance toujours... mais quel soulagement. Et puis c'est une détente de tout l'être, je n'ai plus à penser, lutter... Une autre volonté, en laquelle je me repose, m'entraîne, commande... Quelle douceur à se laisser ainsi aller...

Nous sommes à Condé devant le poste de commandement. Le capitaine Calmels, ce chef bienveillant, attend notre arrivée, très ému, il nous embrasse comme du bon pain. Je souffre et lui demande de continuer, avec l'auto, jusqu'à la première ambulance, me faire panser l'épaule.

« Entendu, filez vite, il y en a une au village à côté... Au revoir, à bientôt. »

En cinq minutes nous sommes arrivés. Là, comme partout, les boches lors de leur retraite ont anéanti les constructions ; l'ambulance est installée sous de grandes tentes. A l'entrée, un infirmier me guide vers le médecin-major. Je lui explique en deux mots mon état.

Tout en m'interrogeant il manipule et approche des cuvettes où baigne tout un attirail de petites pinces nickelées, de bistouris et de ciseaux d'acier. Est-ce cette vue qui me fait courir un léger frisson entre les omoplates, ou l'air qui frappe mon épaule dont, légèrement, on a défait les bandages ? Le docteur coupe le pansement. Une piquère d'éther est faite avant que je m'en aperçoive. Il regarde agir le médecin-major ; il saisit une espèce de longue pince ; involontairement je ferme les yeux.

Ça y est, la séance commence...

Heureusement les éclats n'ont pénétré que superficiellement. Tandis que la sueur me coule du front, il en retire de mon épaule cinq ou six, de moyenne grosseur, que je lui vois déposer soigneusement sur un morceau de ouate. Il me les remet en souriant :

« Pour faire monter en épingle de cravate ! »

Mais je ne suis pas quitte encore. Tandis que sur une lampe à alcool il flambe ses instruments de supplice, après les avoir essuyés, s'avance un infirmier. C'est la piquère antitétanique d'usage qui est imminente. Je me passerai fort bien de ce cérémonial. D'autant que le bourreau est armée d'une seringue de Pravaz que termine une aiguille longue, longue, qui n'en finit plus, une vraie épingle à chapeau... Fi, l'horreur : il paraît qu'on va m'enfoncer ça dans le ventre !

« Non, je n'y joue plus... Au diable la piquère... Eh... là... Aïe ! »

Mais l'infirmier persiste, son aiguille abominablement émoussée, j'en suis certain, — elle a dû travailler toute la journée — refuse énergiquement de me trouer l'épiderme. Je n'y tiens pas du tout non plus. Il s'acharne en ronchonnant :

« Ce que vous avez la peau dure ! »

Malgré la douleur je me mets à rire, un peu nerveusement, il est vrai. Sacré infirmier, va ! J'en connais qui ne seraient peut-être pas de son avis.

Tiens, c'est étrange, comme une odeur d'éther, fade, éœurante, me monte à la tête, à travers le corps. Mes paumes perlent de sueur. Convulsivement j'aspire trois ou quatre bouffées d'air. J'ai froid ; mais non, j'ai chaud... les oreilles me tintent... Ah !... c'est doux... tout tourne... je m'annéantis. »



Les Italiens bombardent les Allemands avec des rochers

La délivrance de la côte.

Ils avaient espéré pouvoir y rester, et s'en étaient d'ailleurs toujours vanté, dans leurs journaux et dans leurs discours. La côte doit être allemande, avait déclaré aussi le gouverneur-général von Bisping, dans son testament politique...

Maintenant leurs dernières chances s'étaient évanouies. Hâtivement les Allemands détruisirent leur matériel. D'innombrables explosions retentirent tous les jours, entre Middelkerke et Knocke et surtout dans les environs d'Ostende.

Les batteries monstres, telles que Tirpitz, Hindenburg, Pommern (Leugenboom), Wilhelm II et d'autres, durent être détruites...

Quelques obus furent encore tirés par vengeance. Un d'eux détruisit deux villas à La Panne. Dans l'une de celles-ci se trouvèrent les juges Rutsaert et Vanderghote, de Furnes. Ils furent écrasés sous les décombres, ainsi que le concierge et son épouse. L'enfant de ces derniers, qui dormait à l'étage dans son berceau, tomba parmi les ruines mais ne fut pas blessé.

Dans une villa voisine quatre personnes furent également tuées, deux soldats et deux civils. Un soldat survécut encore longtemps à ses blessures. On essaya de le délivrer, mais toutes les troupes avaient déjà quitté la Panne qui était déserte, on tâtonna dans l'obscurité... Le malheureux donna encore ses dernières recommandations pour les siens... pendant qu'il était enterré sous les décombres... et finalement la voix se tut.

Mais nous apprendrons encore raconter des histoires de vengeance plus horribles dans le pays de la Lys et de l'Escaut.

Un correspondant de guerre nous donne quelques détails sur la Batterie von Tirpitz :

« Le goût inné des Allemands pour le colossal a trouvé l'occasion de se développer au cours de cette guerre, notamment dans l'art de la fortification : la batterie von Tirpitz en est un des plus curieux exemples. Cette batterie avait acquis une grande renommée du fait de son emplacement judicieusement choisi, qui lui donnait un commandement très étendu jusqu'en haute mer et, vers l'ouest, jusque dans nos lignes. Les communiqués de l'amirauté britannique ont signalé maintes fois ses tirs contre nos forces navales ; d'autre part, nos propres batteries du front de mer de l'Yser ont reçu de ses projectiles et l'ont contrebattue. C'est un ouvrage fameux que l'histoire de la guerre mentionnera de façon particulière.

Construite en 1915, elle faisait partie de l'ensemble des puissants ouvrages de la défense d'Ostende ; elle était située à l'extrémité du faubourg sud-ouest de la ville, à un kilomètre environ à l'intérieur des terres. Sa situation rendait son repérage exact très difficile et, par conséquent, les tirs de contre-batterie incertains. Le sol marécageux et sablonneux obligea de faire les fondations sur pilotis. Vers la fin de 1915, la construction était très avancée, mais les tirs ne furent possibles qu'en 1916, au milieu de l'année : les travaux d'ailleurs ne cessèrent pas pour cela et la protection des casemates à munitions fut renforcée.

De toutes les batteries de la défense de la côte belge, celle-ci fut la plus active. Son armement comprenait quatre canons de 280 mm. de marine, d'une portée de 25 kil., pouvant tirer tout aussi bien sur les navires au large que sur nos ouvrages, principalement sur ceux du secteur de Nieupoort. L'objectif d'un de ses premiers tirs fut la tour de l'église de cette ville. Un jour, à la distance de 24 kilomètres,